

« Quelques bribes arrachées au vide qui se creuse »

Exposition de Taysir Batniji

6 mars 2021 - 9 janvier 2022

Ce cahier contient les notices affichées dans l'exposition auprès des œuvres, afin d'en faciliter la lecture par les personnes malvoyantes.

Les textes sont proposés dans l'ordre alphabétique du titre des œuvres.

Merci de restituer ce cahier à l'accueil après votre visite !

Sommaire :

À géographie variable : page 5

Absence : page 6

Actualité retardée : page 7

Après coup (GH0809) : page 8

Bruit de fond : page 9

Chambres : pages 10-11

Chez moi, ailleurs : page 12

Départ : page 13

Disruptions : page 14

Entre deux mors : page 15

Fenêtre en voyage : page 16

Frontière : page 17

Gaza journal intime : page 18

Gaza journal intime #3/Chez moi : page 19

Gaza walls : page 20

GH0809 #2 : pages 21-22

Grounds : page 23

Hannoun : pages 24-25

ID Project : page 26

Inflammable : page 27

Le socle du monde : page 28

Me 2 : page 29

No Condition Is Permanent : page 30

***Pas perdus* : page 31**
***Pères* : pages 32-33**
***Posture* : page 34**
***Sans titre* : page 35**
***Sans titre* : page 36**
***Sans titre* : page 37**
***Sans titre* : page 38**
***Sans titre* : page 39**
***Suspended Time* : page 40**
***Tabula Ghaza* : pages 41-42**
***Tempête* : page 43**
***The Sky Over Gaza #2* : page 44**
***To My Brother* : page 45**
***Traces* : page 46**
***Traces #2* : page 47**
***Transit* : page 48**
***Undefined* : page 49**
***Undefined #3* : page 50**
***Voyage impossible* : page 51**
***Watchtowers* : pages 52-53**
***Zéro* : page 54**

À géographie variable

2012

Gravure laser, 42 cure-dents

Collection privée

Jouer avec l'espace. Avec des feuilles de cigarette pliées « en deux 49 fois de suite », comme le propose Georges Perec, ou avec 42 cure-dents (objet prosaïque et ultraglobalisé, à la fois fragile et blessant) consciencieusement collés les uns à côté des autres et gravés au laser d'une cartographie de notre monde. 510,1 millions de kilomètres carrés réduits à moins de 60 centimètres carrés. La Terre est finalement peu de chose.



Absence

1998 (actualisation 2021)

Ruban adhésif kraft, pierre

Production MAC VAL

Dans la lignée d'œuvres peintes comme *Undefined*, *Traces* et *Traces #2*, l'installation-mémorial *Absence*, composée d'une colonne de 24 « portraits » en creux soulignés de ruban adhésif arraché, et, au sol, d'une marche en pierre, questionne l'image, son cadre (ses contours) et son contenu, la forme absentée, la trace, le vide. Mémoire pour l'oubli.



Actualité retardée

depuis 2015

Aquarelle et crayon sur papier, 22 éléments encadrés
Sfeir-Semler gallery, Beyrouth/Hambourg ; galerie Éric Dupont, Paris ; collection privée ; collection de l'artiste

Débutée fin 2015, année marquée à Paris, entre autres, par les attentats terroristes visant *Charlie Hebdo* (7 janvier) et le Bataclan (13 novembre), cette série de dessins est la transcription de rêves ou d'images mentales, parfois cauchemardesques, inspirées de l'actualité internationale ou de simples souvenirs.



Après coup (GH0809)

2010 – 2011

**Dessins, crayon et crayon de couleur sur papier, encadrés
Sfeir-Semler gallery, Beyrouth/Hambourg ; galerie Éric
Dupont, Paris ; collection Julien-Laferrière ; collection de
l'artiste**

**Ces dessins sont des extrapolations imaginées à la suite de
l'installation *GH0809*, à partir d'objets-lambeaux
(survivants) présents sur les photographies des maisons
détruites durant l'opération dite « Plomb durci », menée par
l'armée israélienne sur Gaza (hiver 2008-2009). *Après coup*,
ou comment le psychisme remanie les événements passés.**



Bruit de fond

2007

Vidéo projection, lettrage adhésif, dimensions variables

17 minutes 43 secondes

Dans un plan fixe de son visage surdimensionné, l'artiste tente, au gré de plusieurs séquences non montées, captées en temps réel chez lui à Gaza, de contrôler les clignements de ses yeux provoqués par des détonations au-dehors.

Au mur, un texte, tiré d'un quotidien, accompagne cette performance filmée. Il s'agit des réponses d'un pilote israélien gradé à une interview. Il y décrit froidement un bombardement aérien et ce qu'il ressent quand il largue ses bombes sur sa cible.

Ces 2 récits du conflit, l'un trompeusement impassible et l'autre vraisemblablement dépassionné, sonnent comme une synthèse de la situation israélo-palestinienne. D'un côté un huis clos, de l'autre un monologue...



Chambres

2005

Photographie couleur, tirage Lambda sur papier contrecollé sur aluminium

Avec le soutien d'Après-midi Lab

Cette série sera affichée sur un panneau dans le jardin, une photographie après l'autre, pendant la durée de l'exposition.

Prière d'inscrire votre nom sur la porte de votre chambre en arrivant et de l'effacer en partant.

Dans les locaux de l'ancienne fonderie Renault au Mans, où l'artiste a passé 2 mois en résidence pendant l'hiver 2004, chaque occupant·e est sommé·e de rester un·e visiteur·euse à l'existence passagère. Ce que rappellent les espaces vacants des chambres, à la fois personnels et impersonnels, quasi à l'abandon. Prélever, malgré le mot d'ordre, les rares traces de présence, révélées ou ressenties à travers le vécu de ces objets singuliers (inhabités ici, mais qui témoignent d'une existence passée).

Ce travail s'inscrit dans un corpus d'œuvres

« documentant » différents lieux de passage, de transit, d'entre-deux, des lieux où la frontière intime/public est ambiguë. Ainsi la série *Pères* (2006) ou les vidéos *Départ* (2003) et *Transit* (2004).



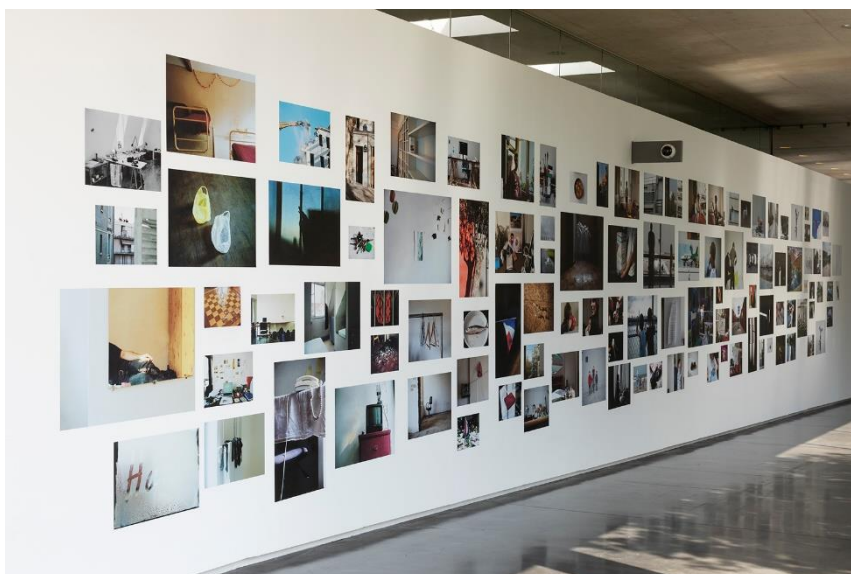
Chez moi, ailleurs

depuis 2000

Photographies couleur, tirages sur papier affiche dos bleu

Avec le soutien d'Après-midi Lab

De Gaza à Naples, Bourges, Paris, puis Gaza, Stuttgart, Vichy, Marseille, Paris, Gaza, encore, Paris, le parcours de Taysir Batniji est marqué par l'hésitation et l'itinérance. Jusqu'à son installation en France au milieu des années 90 et sa naturalisation en 2012. Face à la discontinuité géographique et identitaire, peut-être même face à un certain effritement du moi dans la migration, l'artiste pose, comme pour se raccrocher à quelque chose, un regard sur son quotidien, sa maison, son entourage, des fragments, dont certains font écho à des références passées, une autre culture, un autre lieu.



Départ

2003

Vidéo, 3 minutes 28 secondes

Musée national de l'histoire de l'immigration

Errance contemporaine. Errance migratoire des silhouettes brouillées, anonymes, des ombres capturées : départ ou retour (contraint ou choisi) vers une destination d'origine. À l'heure où certains dressent des plans d'exclusion des oiseaux de passage, et où d'autres érigent des frontières impraticables, Taysir Batniji désigne, à travers un va-et-vient hésitant orchestré par le ralenti saccadé de l'image, la possibilité d'un entre-deux culturel. Être ici et ailleurs. Et quel meilleur lieu, ou non-lieu, qu'une zone de possible non-appartenance comme la mer ? Dans le viseur tremblant de la caméra, d'un bout à l'autre du champ, seul le passage des corps est perceptible.



Disruptions

2015 – 2017

Captures d'écran, tirages jet d'encre sur papier Canson

Archive satin RC

Coproduction MAC VAL

Captures d'écran, images pauvres, datées, interrompues à cause d'un réseau brouillé par l'occupation, prélevées impulsivement par l'artiste lors de conversations WhatsApp avec sa mère et différents membres de sa famille à Gaza. Ces dialogues ont eu lieu les 24 avril 2015, 4 août, 6 août, 17 août, 4 septembre et 5 octobre 2016.

Retenir l'évanescent. Ramener à soi le lointain, le familier manquant. Défaire les frontières en livrant une part de cette intimité commune qui s'étire entre 2 territoires.



Entre deux mors

2010 (actualisation 2021)

Carrelage, serre-joint

Production MAC VAL

Entre deux mors (2010-2021) et Posture (2011) sont les matérialisations (objectivations) de 2 dessins de la série Après coup (GH0809).



Fenêtre en voyage

1999

Poster, ruban adhésif, verre, bois

Sfeir-Semler gallery, Beyrouth/Hambourg

Tracée à la surface du tableau, la fenêtre du peintre, architecte et théoricien italien Leon Battista Alberti (15ème siècle), qui a servi de principe à la construction picturale à la Renaissance, était « ouverte sur le monde », permettant le passage de la lumière (et donc de la vision) et la circulation entre le dedans et le dehors.

La fenêtre de Taysir Batniji, quant à elle, est « aveugle », posée contre un mur, en transit, et s'inscrit dans la mobilité. On ne regarde pas l'horizon à travers, mais on l'emporte avec soi où que l'on aille, et le ciel avec.



Frontière

1998

Acrylique sur papier

Ce monochrome peint à l'acrylique sur papier est le pendant pictural de la performance *Voyage impossible* : balayer, sur une surface rectangulaire plus grande qu'un corps humain, le jaune (le sable) de part et d'autre d'une ligne droite au tracé inexistant, mais bien perceptible.



Gaza journal intime

2001

Vidéo, Betacam numérique PAL, 4/3, couleur, son

4 minutes 50 secondes

Centre Pompidou, Paris

Musée national d'art moderne – Centre de création industrielle

Mêlant scènes domestiques et scènes de rue dans un montage *cut*, cette série d'images figées est entrecoupée de courtes séquences et de plans rapprochés d'un coup de hachoir détaillant de la viande. Le décalage avec la bande-son enfonce le clou de la césure (formelle et politique) dans le journal intime de Taysir Batniji à Gaza aux premiers mois de la deuxième intifada, soulèvement populaire contre l'occupation de l'armée israélienne de septembre 2000 à février 2005.



Gaza journal intime #3/Chez moi

1999 – 2006

**Photographies argentiques couleur, tirages jet d'encre sur papier Canson photo satin premium,
Sfeir-Semler gallery, Beyrouth/Hambourg**

Mélancolie des après-midi chauds et humides à Gaza, attente, ennui, lassitude, prélèvements des lieux, moments de retrouvailles en famille, ces photographies, initialement prises sur une période de 6 ans sans intention particulière, sont autant de « temps faibles » dont Taysir Batniji est à la fois l'auteur et le sujet. Une mémoire, pourtant, qui, sans perspective de retour chez lui, est devenue capitale et à laquelle il se raccroche.



Gaza Walls

2001 (actualisation 2021)

Photographies couleur, diaporama

Production MAC VAL

Cette série est la première œuvre photographique de l'artiste. Glanées dans les rues de Gaza aux premiers mois de la deuxième intifada (septembre 2000), sur les murs où, par tradition, sont placardés les visages des hommes et des femmes mort-es au combat (les « martyr-es » palestinien-nes), ces images se focalisent sur la manière dont la ville porte, à travers ces restes d'affiches et quelques signes ou slogans, la mémoire du peuple.

Elles mettent l'accent sur une double disparition : absence des êtres, dont l'identité est en quelque sorte « reconnue » à travers la présence imagée (l'affiche), et disparition du véhicule même de la mémoire, enclin à l'effacement (détérioration volontaire ou naturelle, arrachement, recouvrement...). L'absence et la mémoire, encore et toujours.



GH0809 #2

2010

Tirages C-print (Duratrans) sur papier translucide brillant, porte-affiche en Plexiglas

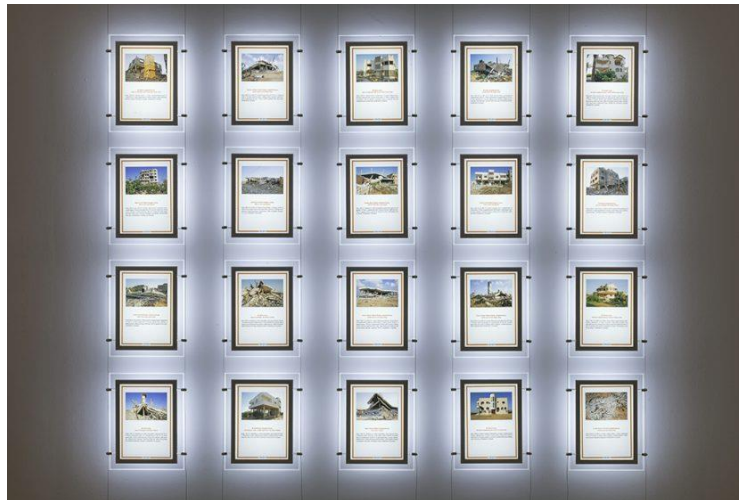
Fondation Louis Vuitton, Paris

La série *GH0809 #2 (Gaza Houses 2008-2009)* répond à l'opération militaire lancée par Israël contre Gaza entre le 27 décembre 2008 et le 18 janvier 2009. Cette attaque a fait plus de 1300 victimes palestiniennes – dont 65 % de civils – et 5450 blessé·e·s. Les infrastructures et les maisons ont été largement pilonnées.

Ne pouvant franchir le blocus imposé depuis juin 2006 pour se rendre chez lui, l'artiste a confié au journaliste Sami al-Ajrami le soin de photographier, selon des contraintes bien précises, les habitations touchées par les bombardements.

Parmi une collection de maisons détruites, Taysir Batniji a sélectionné 20 images qu'il présente à la manière d'annonces immobilières. Sous chaque cliché, un commentaire détaillé décrit l'habitation (surface, nombre de pièces, orientation, nombre d'habitants...) dans le but d'en dresser la mémoire.

Comme dans la série *Watchtowers* (2008), Taysir Batniji a voulu créer une tension entre un mode de représentation ultraréféréncé et des sujets graves, propres au reportage de guerre, proposant ainsi une lecture alternative, distanciée et subjective de l'actualité, qui cherche à échapper au discours stéréotypé de l'information, aux clichés, mais aussi à une circonscription stricte de son travail.



Grounds

depuis 2008

Photographies numériques couleur, diaporama

Production MAC VAL

Ce projet en cours rassemble une série de captations photographiques spontanées du sol prises par l'artiste avec son téléphone portable, quasi quotidiennement, lors de ses déplacements à Paris ou ailleurs.

Ces objets, rebuts, traces, ombres ou reflets, tendent, pour la plupart, à disparaître. Ils dressent le fil fragile d'un parcours à travers les impressions urbaines personnelles de Taysir Batniji : un journal intime et poétique de la rue. Par leur cadrage serré et rapproché, ces images soulignent la forme, la couleur, la silhouette de ces « presque riens », devenant motifs.



Hannoun

1972 – 2009 (actualisation 2021)

Performance/installation, photographie couleur, impression jet d'encre sur papier affiche, copeaux de crayons

Avec le soutien de BIC et d'Après-midi Lab

En un subtil écho aux impressionnistes qui, au 19ème siècle, poussèrent les artistes à sortir de l'atelier pour peindre « en plein air », « sur le motif », le champ de coquelicots, taillés par Taysir Batniji à même le sol figuré de son atelier, est un paysage impalpable que l'on observe, comme dans un songe, à partir d'un seuil infranchissable. Un espace idéal de méditation, de rêve, une sphère de l'intime, légère, fragile et imposante à la fois... Une terre impénétrable, inaccessible, à l'image de l'atelier (lieu d'élaboration et de production) laissé à l'abandon à Gaza.

Cette pièce s'inscrit dans la lignée de plusieurs travaux à caractère performatif, dont les « formes actées » sont la résultante d'un geste obsessionnel, répétitif, souvent absurde : une « dépense improductive ».

Outre l'incontournable symbolique incarnée par le coquelicot – généralement associé au souvenir des combattant·es mort·es pour la liberté –, ce travail, geste

inspiré de l'enfant qui, préférant aiguïser ses mines pour échapper à la répétition de l'apprentissage scolaire, finissait par manquer à son devoir, est une « tentative d'œuvre » dont on ne perçoit pas tant le produit fini que les traces de sa possible réalisation.



ID Project

1993 – 2020

Tirages numériques sur papier format A4, plaque de granit gravée

Production MAC VAL

Avec le soutien d'Après-midi Lab

L'itinéraire administratif de l'artiste, résumé dans cette ligne de 14 facsimilés, est moins le récit d'un voyage menant vers la naturalisation française que le rappel constant, entériné par une phrase gravée dans le marbre, d'une identité indéterminée (*undefined*), en projet.



Inflammable

1997

Sérigraphie sur toile roulée, ruban adhésif, 11 éléments

Cet assemblage de toiles roulées et sérigraphiées, qui emprunte ses codes au transport, marque la période à laquelle Taysir Batniji, d'abord peintre, a décidé de vider ses surfaces de leurs signes, en recouvrant ses figurations de blanc ou en les condamnant au silence.

Inflammable. Par extension, la pièce interroge la « dangerosité » de l'art, la portée potentielle de ce qu'il donne à voir, d'autant plus dans un contexte de circulation réduite et surveillée.



Le Socle du monde

2011

Pavés

Galerie Éric Dupont, Paris

Hommage au *Socle du monde* (1961) de l'artiste Piero Manzoni, ce matelas capitonné en pavés taillés posé à même le sol porte en lui sa propre contradiction. Lieu du sommeil et des secrets – refuge face au monde –, de la conception, du rêve, il est aussi le lit froid, silencieux, immobile, sépulcral où l'être humain rend son dernier souffle (lorsqu'il a la « chance » de mourir au repos). S'il peut générer la vie, le possible, il symbolise également son absence, le retour à la poussière...



Me 2

2003

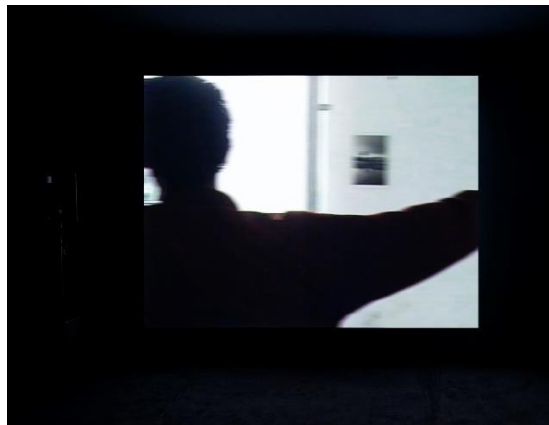
Vidéo, Betacam numérique PAL

2 minutes 01 seconde

Centre Pompidou, Paris

Musée national d'art moderne – Centre de création industrielle

Dans cet autoportrait saccadé, Taysir Batniji se filme, dansant et tournant sur lui-même dans son appartement à Marseille, sur l'air de *I Will Survive* (version Coupe du monde de football enregistrée lors d'un carnaval de rue). Cette vidéo, réalisée en réaction à la guerre en Irak en 2003 et à son traitement médiatique violent et immoral, est une surimpression de 2 plans simultanés : dans ce double mouvement giratoire, l'artiste-derviche tourne autour de son centre, tout en se regardant tourner. Double point de vue de ce moi dissocié, éprouvant l'Histoire de l'intérieur et du dehors.



No Condition Is Permanent

2014 – 2021

Savons gravés, palette

Avec le soutien de L'Atelier Populaire

Cette œuvre offerte (ou œuvre-don) est composée de centaines de savons, matière précaire vouée à la dissolution, empilés sur une palette en bois. Sur chaque pain, l'artiste a fait graver, en arabe, le dicton *Dawam el Hal Men Al Mohal*, qui signifie « Rien n'est permanent », un adage apportant réconfort et espoir dans les moments difficiles. Une impermanence résonnant cependant en chacun·e comme un rappel de notre propre condition ou relativité.



Pas perdus

2019 – 2020

Dessins-frottages, fusain et mine graphite sur papier

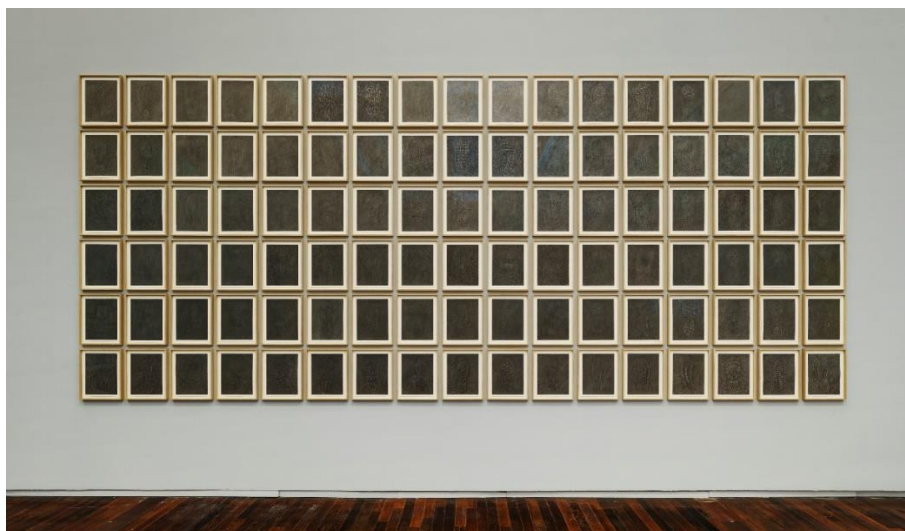
Arches Johannot

Production MAC VAL

Avec le soutien d'Après-midi Lab

Depuis 2019, au cours de ses déambulations urbaines, Taysir Batniji décalque à même le sol les empreintes de pas de passant·es inconnu·es. Par le frottage du crayon sur le papier, il prélève méticuleusement la marque en creux des semelles de chaussures incrustées dans le bitume des rues et des trottoirs. Dans la texture du gris sombre, une forme se devine.

Traces d'un passage furtif, images figées, ces dessins sont des captations, des témoignages situés entre apparition et disparition. Ils révèlent un mouvement, une marche, une vie qui est passée par là.



Pères

2006

Photographies, tirages jet d'encre sur papier Hahnemühle

Cette série de « portraits photographiques », élaborée entre 2005 et 2006 dans des échoppes à Gaza, a pour sujet les portraits encadrés des « maîtres des lieux » (le plus souvent le père fondateur du commerce, disparu, ou, plus rarement, l'actuel patron), accrochés derrière un comptoir, mis en évidence sur les rayonnages ou dissimulés parmi un amas de produits et de marchandises variant selon la spécialité du magasin. « Compositions inconscientes » agencées par le propriétaire du lieu pour rendre hommage au « père » qui a fait naître et a fait vivre le lieu dans lequel il a passé la majeure partie de sa propre vie et qui se transmet en héritage.

La représentation de la disparition et le rapport qui se crée entre l'image du « père » et les éléments qui constituent le champ photographique délimité par le cadrage (l'image dans l'image) sont, en quelque sorte, une tentative d'établir un rapport entre l'environnement contextuel présent et l'histoire du lieu.

Ce travail met en évidence la rencontre entre sphère intime et sphère publique : le portrait du « père », à la fois « monument » privé, référent familial, rappel social du patriarche, et mémoire généalogique publique (collective) du lieu de commerce ; le magasin, à la fois espace de vie (dedans) et lieu d'échange commun, quotidien et permanent (dehors). À l'image de la porte ouverte du lieu de commerce, la frontière entre ces 2 sphères est poreuse, ambiguë, indistincte. Ni privé ni public : un espace « entre ».



Posture

2011

Bois, clous

Galerie Éric Dupont, Paris

Entre deux mors (2010-2021) et Posture (2011) sont les matérialisations (objectivations) de 2 dessins de la série Après coup (GH0809).



Sans titre

1998 (actualisation 2021)

Valise, sable

Le sable est un leitmotiv dans le travail de Taysir Batniji. Rien ne résumerait mieux cette pièce intentionnellement sans titre que ce vers du poète palestinien Mahmoud Darwich : « Ma patrie est une valise ».



Sans titre

2002

Vidéoprojection

2 minutes

Sur l'estran, la silhouette d'un corps, rendue visible par la vague qui se retire, se reflète dans le sable humide puis disparaît lentement, au fur et à mesure que le sol absorbe l'eau. Métaphore de l'effacement et de la disparition.



Sans titre

2007 – 2014

Trousseau de clés en verre, échelle 1/1

Ces clés cristallisées par l'artiste sont la copie à l'identique de son trousseau de Gaza.

Outre la frustration ressentie face à la dépossession du chez-soi et à l'itinérance contrainte (l'artiste ne peut se rendre librement chez lui depuis le blocus imposé en 2006 par Israël), cet objet fragile, définitivement privé de son utilité, révèle aussi, à l'image de l'immobilisation subie au quotidien par les Palestinien·nes, l'impossibilité de maîtriser et de façonner l'espace et le temps.



Sans titre

1997

**Empreintes de clés rouillées sur toiles roulées, 20 éléments
Sfeir-Semler gallery, Beyrouth/Hambourg**

Réalisé en 1997, cet assemblage métaphorique marque un tournant dans la pratique de l'artiste : de la forme-tableau à la peinture comme objet en volume, multiple ou installation. Posés à même le sol comme des balluchons que l'on trimbale d'un endroit à l'autre, 20 rouleaux de toile devenue médium, réceptacles et vecteurs de mémoire, portent l'empreinte, révélée à la rouille, de vieilles clés de maison évoquant celles que les réfugié-es palestinien-nes de 1948, pensant que ce serait l'affaire de quelques jours, ont conservées jusqu'à aujourd'hui, dans l'espoir d'un possible retour.



Sans titre

2001 – 2014

Sérigraphies sur Dibond

Sfeir-Semler gallery, Beyrouth/Hambourg

Mémorial charbonneux. Sur le mur recouvert de 175 portraits de martyr·es palestinien·es tué·es au début de la deuxième intifada, sérigraphiés noir sur noir, les visages tantôt visibles, tantôt fantomatiques, ne prennent « corps » qu’au fur et à mesure du déplacement des visiteur·euses dans l’espace, apparaissant et disparaissant successivement à leurs yeux au gré du chatoiement lumineux à leur surface.



Suspended Time

2006

Sable, verre

Fixation du temps, du mouvement et de l'espace, ce sablier posé à l'horizontale est en quelque sorte l'immobilisation de la performance *Voyage impossible*, la suspension du sable qui coule et forme les possibles.



Tabula Ghaza

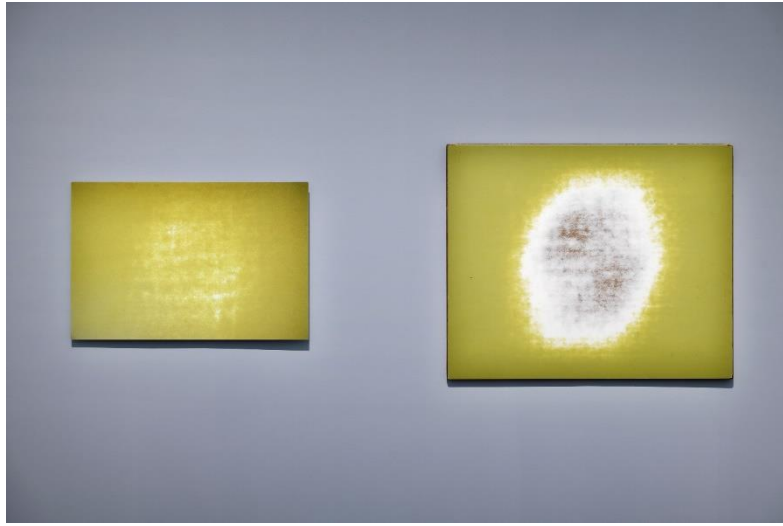
2005 – 2014 (réalisation 2019)

Photographie couleur, tirage jet d'encre sur papier et table en Formica

Galerie Éric Dupont, Paris

Taysir Batniji s'accroche au temps et immortalise ce qui, dans son entourage, tend à disparaître. Ainsi le diptyque *Tabula Ghaza* (2005-2014), réalisé en 2019 dans un clin d'œil à l'œuvre *One and Three Chairs* (1965) de l'artiste conceptuel étasunien Joseph Kosuth : une table (de jeu) au plateau élimé, récupérée en 2014 à Gaza, et une reproduction de la même table photographiée 9 ans plus tôt par l'artiste, juste avant que le blocus imposé par l'État israélien ne le retienne hors de son pays durant plus de 6 années.

Ce diptyque est un gros plan sur l'usure et le passage du temps, mais aussi, par extension, si l'on s'en tient au titre jeu de mots, contraction du latin « tabula », table, et de la transcription phonétique du nom Gaza en arabe, « Ghaza », une discrète incitation à ne jamais exclure le principe avant-gardiste de la « table rase ».



Tempête

1998 (activation 2021)

Diptyque, acrylique sur toile in situ

Ce diptyque à la fois sculptural, pictural et performatif, instable et périssable, manifeste la volonté de l'artiste d'inscrire son travail dans un double langage.

Référence à son histoire bien sûr, le sable, le sol, la terre qui se délite et que l'on disloque, la représentation qui disparaît au profit de contours vides rappelant la présence du sujet (son existence ou sa non-existence).

Mais aussi, et toujours, dans un dialogue incessant avec l'histoire de l'art : l'informe de l'artiste minimaliste Robert Morris (*Anti-Form* 1968 et *Wall Hanging* 1968 - 1970), le monochrome, la ligne verticale et le débord du peintre abstrait étasunien Barnett Newman, l'expérimentation de la matière des artistes du groupe Supports / Surfaces ou de l'artiste allemand Franz Erhard Walther...



The Sky Over Gaza #2

2001 – 2004

Diptyque, tirages jet d'encre sur papier

**Musée National d'Art Moderne et Contemporain de
Palestine (en dépôt à l'Institut du Monde Arabe)**

**2 photographies sans prétention, 2 dates (hiver 2001 et
été 2004), un même endroit, un même ciel vu à travers la
fenêtre d'une chambre à des heures et des saisons
différentes, un même cadrage. Ce diptyque, dû à un parfait
hasard, s'offre au regard comme le début d'une histoire
sans fin opposant immuabilité et contingence.**



To My Brother

2012 – 2020

Gravures réalisées à la main d'après photographies, sur papier Hahnemühle

Avec le soutien d'Après-midi Lab

« Laisser un sillon, une trace » (Georges Perec, *Espèces d'espaces*, 1974), prendre le temps de dessiner, sans encre, en creux, sur du papier, les contours des photographies de l'album de mariage de son frère Mayssara – tué sous ses yeux par un sniper israélien au neuvième jour de la première intifada, soulèvement populaire survenu en 1987 contre l'occupation israélienne de Gaza. Blanc sur blanc.

Surexposition d'un mémorial imperceptible, fragile, que l'on palpe, dans un corps-à-corps intime. Hommage évanescent et poétique.

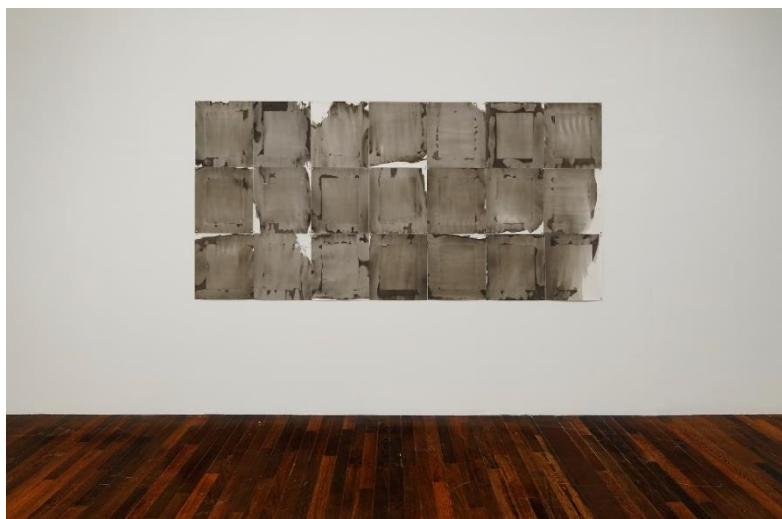


Traces

2000

Encre de Chine sur papier

Avec le soutien d'Après-midi Lab



Traces #2

2016

Aquarelles sur papier

« Mes espaces sont fragiles : le temps va les user, va les détruire : rien ne ressemblera plus à ce qui était, mes souvenirs me trahiront, l'oubli s'infiltrera dans ma mémoire, je regarderai sans les reconnaître quelques photos jaunies aux bords tout cassés. » (Georges Perec, *Espèces d'espaces*, 1974)

Dans la continuité d'*Absence* ou de *Traces*, et dans un souci de mise en doute techniciste, cette série à l'aquarelle – représentation hyperréaliste des traces de ruban adhésif aux 4 coins d'images-portraits absentes – est aussi un travail qui interroge l'image : que donne à voir l'œuvre et de quelle manière (ou sous quelle forme) ? De quoi est-elle le cadre ? Est-elle le cadre lui-même (support devenu surface) ? Quelle mémoire porte-t-elle ?



Transit

2004

Vidéo, 4/3, son

6 minutes 32 secondes

Collection FRAC – Poitou-Charentes

Difficile mobilité. Cette vidéo, composée de séquences filmées et de photographies enregistrées clandestinement entre Le Caire et Rafah, point de frontière reliant l'Égypte à Gaza, est une tentative de contre-information, un regard sur une réalité trop peu documentée. Vidéaste non autorisé, voyageur parmi les voyageur·euses, Taysir Batniji donne à voir une succession lente d'images fixes prises à la hâte – et de ce fait lacunaires –, maladroitement cadrées, irrégulièrement ponctuées d'espaces vides et montées au rythme de la scansion régulière d'un projecteur de diapositives. Rien ne se passe, que l'attente des passager·ères. Pour tout dénouement, une unique séquence en mouvement : la restitution singulière des passeports palestiniens par les policiers égyptiens accordant ainsi le passage attendu.



Undefined

1997 (actualisation 2021)

Tirage jet d'encre sur papier

Production MAC VAL

Avec le soutien d'Après-midi Lab

Cette photographie reproduit un diptyque égaré réalisé à la peinture à l'huile sur carton et au ruban adhésif kraft à même le mur : un autoportrait. Il s'agit d'une œuvre-cri, la première par laquelle l'artiste exprime, sans débordement, sa déroute face à l'indéfini de son identité administrative – et celle de tout un peuple avec lui. Prémices d'une longue quête existentielle.



Undefined #3

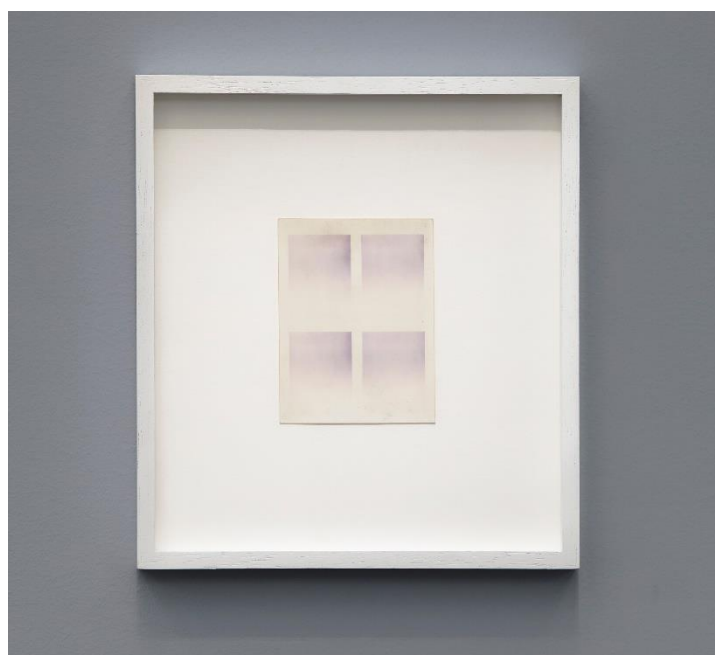
2020

Photomaton

Production MAC VAL

Avec le soutien d'Après-midi Lab

Cette planche de Photomaton trouvée à Paris en 2004, véritable ready-made, à la beauté inconsciente, tentative anonyme ratée de saisie d'identité, propose un portrait instantané balayé, désincarné, récolté. Il prend ainsi naturellement sa place au cœur de la réflexion de Taysir Batniji, à la croisée d'œuvres telles que *ID Project*, *Undefined*, *Traces* et *Traces # 2*. Fragile et discret élément synthèse incarnant le tout.



Voyage impossible

2002 – 2009

Performance/installation vidéo, tas de sable, pelle, moniteur

Déplacer un tas de sable d'un côté à l'autre d'une ligne idéale jusqu'à épuisement. Dans un rapport souligné à l'épreuve et au temps, cette performance, qui engage la résistance du corps, est diffusée sur un moniteur afin de donner à ce geste absurde une dimension éternelle.



Watchtowers

2008

Photographies noir et blanc, tirages Lambda sur papier satiné

Sfeir-Semler gallery, Beyrouth/Hambourg

Frappé par la ressemblance formelle entre les châteaux d'eau, patrimoine postindustriel européen documenté par les photographes Bernd et Hilla Becher dès la fin des années 50, et les miradors israéliens qui envahissent le territoire palestinien, l'artiste a décidé de répertorier, selon un procédé typologique, ces architectures de guerre « à la manière » du célèbre couple allemand. Créer l'illusion, une sorte de « cheval de Troie », afin que les spectateur·rices se trouvant face à ces photos pensent en connaître le sujet et les auteurs.

Né à Gaza, Taysir Batniji n'est pas autorisé à se rendre en Cisjordanie. Il a donc délégué ce travail à un photographe palestinien, lui-même non accrédité pour accomplir cette mission « hors-piste ». Les conditions particulièrement périlleuses des prises de vue en question sont visibles : flous, bougés, cadrages maladroits, lumière imparfaite, prises de vue lointaines... Pas moyen, sur ce terrain, d'installer le lourd

matériel des Becher, de patienter plusieurs jours avant de trouver la lumière idéale, de prendre le temps de la pose.



Zéro

2019 – 2020

Dessins, aquarelle et encre de Chine sur papier

Galerie Eric Dupont, Paris ; collection Francesca Spano

Revenir au point de départ : objet mathématique permettant d'exprimer une absence, le zéro, figure de tous les possibles, est un terme transcrit de l'arabe « ṣifr » signifiant le vide.

Tourner autour du point d'origine dans un mouvement sans fin.

